

guette, non sans effort, elle la remit à Tête-de-Crin. À peine celui-ci fut-il en possession de la tige de fer, qu'il la fit tournoyer au-dessus de sa tête, en manifestant la joie la plus vive. Il riait, il dansait, il poussait des cris frénétiques, sans cesser d'agiter dans tous les sens la bienheureuse baguette.

Bientôt, voulant donner aux spectatrices une idée de l'usage auquel il devait l'employer, il représentait dans une pantomime expressive ses luttes contre le serpent noir. D'abord il imita le siflement du reptile qui se dresse furieux dans les hautes herbes ; puis il parut se mettre lui-même sur la défensive ; le corps penché en avant, l'œil fixe et attentif, il demeura immobile, sa baguette à la main. Tout à coup le serpent paraît s'être élancé ; la baguette décrit une courbe dans l'air ; le serpent tombe avec un de ses anneaux rompu, et l'Australien imite d'une manière grotesque ses contorsions sur le sol. Enfin la tête du reptile est coupée et le vainqueur célèbre par de nouveaux chants et de nouvelles danses son triomphe imaginaire.

Clara avait très bien saisi le sens de cette pantomime. Voyant Tête-de-Crin tout essoufflé et tout en sueur, elle fit signe à Sémiramis de lui présenter le verre d'eau-de-vie. Le sable du désert n'absorberait pas plus vite cette goutte d'alcool que ne la but le sauvage. Il eût volontiers accepté une seconde rasade, et Clara de son côté, ne la lui eût pas refusée, mais Sémiramis s'interposa.

"Non, non, miss Clara, répondit-elle en cachant le verre et la bouteille ; pas griser lui : si lui gris, devenir furieux, et quoi faire alors, nous autres pauvres femmes ?

Tête-de-Crin, du reste, ne se formalisa pas de ce procédé, d'autant moins que Sémiramis alla lui chercher à la cuisine des reliefs de viande froide et de pain qu'il dévora sur-le-champ avec une voracité surprenante. Clara commençait à trouver cette visite un peu trop prolongée, quand le sauvage lui-même sembla se souvenir qu'il était temps de rejoindre ses pareils dans les bois. Mais avant de s'éloigner, il s'approcha de Clara et lui adressa un long discours où quelques mots d'anglais étaient noyés dans un déluge de sons barbares. Grâce à ses gestes expressifs, on finit pourtant par deviner qu'il remerciait Clara de sa générosité et qu'il l'invitait à venir visiter sa tribu. Pour la déterminer à ne pas refuser son invitation, il lui décrivait les superbes chasses à l'opossum et aux kangourous qu'il comptait faire en son honneur, les pêches à l'anguille dont il devait lui donner le spectacle ; il énumérait les pâtes de fourmis dont il se proposait de la régaler. Il allait jusqu'à promettre de chercher querelle à une tribu du voisinage et de donner à sa jeune hôtesse le spectacle d'une bataille où il couperait la tête au chef ennemi pour offrir cette tête à Clara.

Mme Brissot était médiocrement flattée de cette invitation ; en revanche, Sémiramis riait aux éclats.

"Certainement, certainement, disait-elle avec rire à Tête-de-Crin, un de ces jours missi Anna mettra sa plus belle crinoline et son beau chapeau à fleurs pour aller rendre visite à toi dans ton camp ; et moi accompagner elle pour porter son ombrelle et son éventail ; et m'habiller avec ma robe rouge et mon foulard jaune, pour faire connaissance avec ta lubra et tes petits."

Le sauvage ne prenait pas en mauvaise part ces paroles ironiques auxquelles il n'entendait absolument rien ; mais Clara dit à la négresse :

"Allons ! Sémiramis, n'humiliez pas ce malheureux... Il voudrait nous honorer à sa manière et ce n'est pas sa faute si sa manière diffère tant de nos usages. Qui sait si, quelque jour, il n'aura pas occasion de me prouver sa reconnaissance par des moyens moins bizarres ?

Elle remit encore à Tête-de-Crin deux ou trois mouchoirs de couleur pour sa femme et ses enfants ; puis l'Australien chargé de cadeaux, sortit en gambadant.

Clara avait trouvé dans cette visite une distraction salutaire à ses chagrins ; cependant elle était surprise que les cris forceés du sauvage n'eussent pas attiré l'attention de sa mère et de Richard Denison. La conversation continuait dans le parloir de l'arrière-

boutique et le sujet paraissait en être fort intéressant pour les interlocuteurs. Clara acquit bientôt la certitude qu'il n'avait pas moins d'intérêt pour elle, car on l'appela, et laissant le magasin à la garde de Sémiramis, elle s'empressa de se rendre à cet appel.

Mme Brissot avait les yeux rouges de larmes, quoique un sourire s'épanouit sur ses lèvres ; quant à Richard, jamais il n'avait semblé plus calme et plus satisfait. Clara vit tout cela d'un coup d'œil ; cependant ce fut presque en tremblant qu'elle s'assit en face de sa mère.

Celle-ci, avant d'aborder le sujet qui l'occupait sans doute, demanda gaiement :

"D'où venaient ces criailles que j'entendais tout à l'heure, Clara ? N'aurais-tu pas reçu la visite de quelqu'un de ces naturels qui prennent tout sans payer ?

Clara exposa en peu de mots comment Tête-de-Crin s'était présenté au store et comment elle l'avait contredit avec divers présents.

"Tu as bien fait, ma fille, répondit Mme Brissot ; nous ne nous enrichirions guère à un pareil commerce, mais ces pauvres gens sont tant à plaindre !

—Il est de bonne politique, dit Richard, de traiter ces noirs avec douceur, de les habituer, autant qu'on le peut, à civilisation... Mais, ajouta-t-il d'un ton différent, miss Clara ne s'inquiète pas des considérations de la politique ; elle se contente de suivre les impulsions de son cœur.

—Oui, oui, elle est bonne, dit Mme Brissot ; et vous aurez là..."

Elle s'arrêta et sourit, puis, prenant un air sérieux qui contrastait avec l'enjouement habituel de sa physionomie, elle poursuivit :

"Je viens d'avoir, ma chère enfant, une explication franche et complète avec M. Denison. Je ne lui ai rien caché ; il connaît maintenant nos malheurs et il a bien voulu m'exprimer sa sympathie pour des chagrins si peu mérités. Il désire donc donner une suite immédiate à certains projets fort honorables pour nous... et que tu soupçonnes peut-être.

Clara regarda timidement sa mère ; était-il donc possible que Mme Brissot eût dit tout à ce magistrat si sévère sur la morale, si jaloux de l'estime publique ? Rien de plus vrai pourtant ; mais dans la narration, il est un art qui consiste à insister sur certains détails et à glisser légèrement sur d'autres, à préparer certains événements, à leur attribuer un sens et une portée un peu différents de leurs sens et de leur portée naturels. Les femmes surtout excellent dans cet art ; aussi Mme Brissot, sans altérer essentiellement la vérité, avait-elle eu l'adresse de se présenter comme une victime chaste et pure de la destinée ; son mari, en commettant un meurtre, avait cédé à un sentiment de susceptibilité extrême sur le point d'honneur, à une aveugle affection pour une compagne qui avait toujours été digne de lui. Ce récit, fait avec un accent émouvant par une femme encore belle qui pleurait, avait vivement impressionné Richard Denison. Quoique sa profession même eût dû le mettre en garde contre ces précautions de langage, il était jeune, accessible à la pitié, et il avait oublié l'acte principal pour ne songer qu'aux circonstances qui le rendaient excusable.

Clara quelques jours auparavant, eût été bien heureuse d'apprendre ce résultat ; mais en ce moment, plus la réalisation de ses espérances lui semblait prochaine, plus son cœur se serrait, plus ses angoisses devenaient poignantes. Richard lui dit en lui prenant la main :

"Oui, chère miss Clara, votre bonne mère a bien voulu me confier les douloureux événements qui ont déterminé votre famille à quitter la France. Je n'ignore pas qu'il existe dans votre pays natal certains préjugés contre ceux qui ont subi une peine légale ; mais nous autres Anglais, et surtout Anglais des colonies, nous ne partageons pas ces préjugés. Votre père, bien qu'il ait agi peut-être avec trop de précipitation dans une circonstance ancienne déjà, n'a jamais cessé d'être un parfait gentleman. Quant à votre mère, qui a tant souffert et subi de si rudes épreuves, je serais fier d'être son fils.

—Et moi, monsieur Denison, répondit Mme Brissot avec attendrissement, je serais pour vous une mère affectueuse et dévouée... Vous êtes le premier ami que nous ayons trouvé dans notre isolement, et Brissot éprouvera, j'en réponds, une joie extrême en apprenant... Mais, s'interrompit-elle, pour que vous deveniez notre fils en réalité, vous devez avant tout obtenir le consentement de Clara... Eh bien, qu'en penses-tu, ma chère ? veux-tu que M. Denison soit uni à nous par des liens plus étroits que par le passé ? Il est inutile de dire que cela maintenant dépend de toi seule."

Mme Brissot, en parlant ainsi, avait un air dégagé et joyeux, car elle ne se doutait pas, nous le savons, de la réponse favorable de sa fille. Aussi quel fut son étonnement quand Clara, se cachant le visage dans ses mains, se mit à sangloter sans répondre autrement !

Elle resta d'abord interdite à la vue de cette douleur que rien ne justifiait.

"Bon Dieu ! ma fille, qu'as-tu donc ? demanda-t-elle enfin.

--Miss Clara, reprit à son tour Denison, qui était devenu tout pâle, comment dois-je interpréter ces larmes ? N'avais-je pas quelques raisons d'espérer...

—Richard, et vous, ma bonne mère, ne m'interrogez pas, balbutia la pauvre enfant, mais ce mariage ne saurait maintenant s'accomplir."

Denison et Mme Brissot se taisaient, cherchant à se rendre compte d'une détermination si subite et si peu attendue.

"Ceci est inconcevable ! s'écria Mme Brissot ; refléchis donc, ma fille... que s'est-il passé depuis hier au soir ? si j'ai bonne mémoire, tu montrais alors des dispositions bien différentes !

—Je vous le répète, chère maman, ne m'interrogez pas ; hier encore, il est vrai, je voyais avec plaisir les assiduités de M. Denison, et je ne repoussais pas des espérances... Mais depuis il s'est produit un événement... oh ! Epargnez moi, car je souffre... je souffre bien !"

Et Clara se renversa en arrière, à demi évanouie. Pendant que Mme Brissot lui donnait des soins et lui adressait des paroles encourageantes, Richard disait en se frappant le front :

"Ce changement est sans doute l'œuvre de l'aventurier qui s'est arrêté ici hier au soir. J'avais bien sujet de craindre cet homme léger, habitué à se jouer des plus nobles sentiments, à traiter avec frivolité les choses les plus sérieuses, n'aimant et n'estimant que la richesse ! Ce matin, lorsqu'il a voulu étaler de nouveau devant moi ses audacieuses et désolantes théories, je les ai refutées avec l'indignation qu'elles méritaient. Il a voulu se venger de moi, sans doute, et m'atteindre dans ce que j'avais de plus cher au monde ; mais par quel art infernal a-t-il réussi ? quel mensonge, quel odieux moyen a-t-il employé pour changer le cœur de miss Clara ?"

Richard, d'ordinaire si grave et si posé, s'exprimait avec une chaleur, une véhémence, une sensibilité qui prouvaient que chez lui la froideur était seulement une qualité apparente et, pour ainsi dire, de profession.

"Vous avez deviné juste, monsieur Denison, reprit Mme Brissot ; c'est sans doute ce compatriote, auquel nous avons tous fait un accueil si amical, qui a troublé l'esprit de la chère petite. Tout à l'heure, en effet, Sémiramis l'accusa d'avoir fort tourmenté Clara et de l'avoir fait pleurer... Pour Dieu ! ma fille, que s'est-il passé entre toi et le vicomte de Martigny ? Parle avec franchise... tu ne dois rien cacher à ta mère... Oui, oui, ce maudit vicomte est l'auteur de tout le mal ! un chevalier d'industrie peut-être ! Que je suis désolée d'avoir donné une lettre de recommandation à un pareil... Je gagerais qu'il n'est même pas vicomte !"

Mme Brissot allait vite, comme on le voit, dans sa désaffection. Clara répondit avec vivacité :

"Ne jugez pas trop sévèrement ce jeune homme, chère maman ; j'espère encore qu'il ne mérite pas la mauvaise opinion que vous avez de lui.

—Elle le défend ! Entendez-vous ? elle le défend ! s'écria Richard avec amertume, ah ! je commence à entrevoir la vérité : ce Français est jeune, de bonne mine ; il s'exprime avec cette gaîté qu'on prise si fort dans votre pays ; il a un titre, un beau nom (il le